

Il m'a fallu longtemps avant de comprendre le sens de ces travaux : Papa me voulait dans son ombre et que je ne m'en éloigne pas. Il m'occupait. Peiné, je n'étais pas ingrat : ne s'était-il pas abstenu de gronder ? Mis à part ses asticots et les quolibets d'Albert, la situation avait son avantage : elle me laissait oisif ! Et l'oisiveté, ça, je savais apprécier, qui me permettait de ne rien laisser passer des mille et un détails d'une journée au grand air.

Ici, normalement, comme pour la promesse d'un repas sorti du panier, on commence à déballer, mais je ne le ferai pas. Il faut y aller soi-même pour se rendre compte sur le motif. Dès que le soleil donne, en amateurs allez-y, équipés pour la pêche ainsi que je vais vous conter maintenant. En effet, c'est à fleur d'eau qu'ils viennent pour gober moult insectes. Si je dis faux, que l'on me jette à la rivière ! Entre lui et moi, aucune compétition pourtant, ni jalousie. Cependant, le cours dolent allait docile happer l'un d'entre nous. C'est ce qui se produisit, pas que je le voulusse ! Ah ça non ! De la berge, Albert glissa seul dans l'eau, là où c'est bien vaseux, et s'y enfonça jusqu'aux genoux. Précisons que l'ablette est un poisson qui fraie en eaux profondes, sur les graviers. Assurément troublé, mon frère aîné n'en était donc pas une ! Albert, c'est ainsi qu'il se fit sermonner, mouillé aux cuisses, ou disons rajuster les bretelles, parce qu'il les avait effrayés, ces poissons blancs qui ne mordent qu'en eaux claires, précisément dans la lumière de l'onde !

Mon père était monté avec un hameçon au bout duquel pendait un vaseux. Équipée d'un flotteur olive, une ligne directe sur une canne à déboîter, la main était reine : il nous fallait souvent changer l'appât, car il était fragile. Encore que Papa pêchait avec une larve de diptère et moi aux pinkies ! Or pêcher au moyen d'un pinkie était dégoûtant ! Cela me rebutait… Si cela me répugnait tant, c'est qu'immanquablement en les accrochant j'en crevais le tégument, et qu'alors il me fallait ôter de mon doigt piqué au sang mêlé de jus rougeâtre une bouillie d'asticot. Parlez-moi de l'ablette ! Hé ! Mais vraiment… Beurk ! Poisson de surface, elle en est particulièrement friande. Aussi n'ai-je jamais su si c'était l'une d'entre elles qui me les dévorait, ou les goujons. Papa prétendait savoir et probablement qu'il savait, m'affirmant que c'étaient les goujons. Parce que lui les ferrait sans aucun décroché, ou peu s'en faut : il avait l'expérience. À son flotteur, aussi long que le mien, une antenne abondamment graissée lui donnait-elle un avantage ? Il riait, lorsque je lui posais la question, Papa.

L'amorce était composée d'arachides grillées, de biscottes moulués, de coprah, de riz très cuit, de fleurette et de je-ne-sais-plus-trop-quoi. Il me semble que c'était du maïs, auquel étaient ajoutés en petite quantité de minuscules vers grenat, très vifs. (Les appâts de Papa.) Dans le seau, il restait un fond de mouture ajoutée d'un peu de fouillis. C'était lui qui la lançait. Le soleil désormais d'aplomb au zénith, cela ne mordait plus. Du tout ! « Rien de rien », comme dit la chanson. Souple de l'avant-bras, c'est d'un geste bref du poignet qu'il jeta sa ligne de pêche ailleurs, en ajoutant : *De la friture*. À l'heure où l'herbe avec le vent vagabonde, il ne s'en souciait pas qu'au fond ça taquine l'asticot. Par petits coups répétés, quelques instants plus tôt son bouchon plongeait en effet sans approfondissement. Rivé là, assez loin de lui pour ne pas emmêler la mienne à la sienne, il me semblait d'un calme léonin. Car pour ma part, je ne le quittais plus des yeux démesurés pour abolir la distance au flotteur pris de spasmes, qui générait à n'en plus finir des cercles concentriques. Il précisa : *C'est le goujon qui joue du bas de ligne… Rien de bon !* Quand, brusquement, emportant le scion jusqu'à fleur de l'eau, le mien plongea. À ma main mal assurée, avec le scion partit ma canne ! Il était vert et pourtant riait jaune en me lançant un regard qui longtemps me fit honte. Hélas, emportée loin de la berge était la mienne et la sienne encore à l'eau…

Avec un hameçon de 22, mon frère appâtait au fifise. À sa ligne, il y avait trois petites chevrotines espacées de cinq des doigts de Papa. Il n'utilisait donc pas le ver pourvu de pigments respiratoires et pas plus le pinkie ! Au bout de la ligne de Papa, d'un rouge vif, elle en était à son troisième stade, auquel on survivait malgré l'eutrophisation des milieux à forte concentration organique où l'oxygène est peu abondant. Il était à sa gauche, où les saules, dévorés par la larve du gâche-bois, étaient creusés de galeries qui ressemblent tant à celles du grand capricorne, aujourd'hui protégé, et moi à sa droite, afin de nous séparer ainsi que le couteau. Entre les graminées, les fleurs de boutons d'or, les pâquerettes et les trèfles pour la plupart, ondulant au sommet d'une motte, un trou de taupe attire mon regard, qui du coup est travaillé autant qu'alentour les sillons d'un labour. Alerté j'y jette, ainsi que le fit Papa pour la pêche, un bout de pain et paf ! plus rien. C'est vexant, une taupe…

On peut en dire autant des goujons : c'est mon poisson record, avec de l'appât pour un autre. Heureusement, cela me passe le temps. Albert pour sa part ne me passait rien. Il vit ma ligne partir et s'en réjouit. De l'index, il la pointa. *Papa, Papa, regarde, il l'a fait exprès !* C'était évidemment faux. Papa n'était pas dupe, qui le rabroua. Il n'empêche que son visage et plus exactement l'expression de celui-ci n'était pas en ma faveur.

Ma canne prit du temps à dériver et je courus le long de la berge en vain, jetant la sonde avec des bouts d'espoir accrochés à de fausses affinités arborescentes. C'étaient des saules têtards et des rejets du pied de berge et des atterrissements, en continuité avec la végétation aquatique. Il était, Papa, égal à lui-même : aucun éclat et sinon tout l'inverse, avec dans son regard un pan de ciel qui fait à l'eau une opacité de plomb. Ainsi ne sus-je pas où j'étais. (Étais-je entre les labours et l'horizon, ou entre celui-ci et le cours dolent du temps ?) Le tronc du saule au tronc voisin succédait, qui ajoutait à l'obstacle. Chacun était une rupture et un lien pour la vue. Mais où était ma ligne et partant ma canne, emportée par quoi ? Bientôt, je fus si loin qu'il me rappela. *Vivien, reviens !* Et penaud je revins, remontant tronc après tronc une ombre qui devenait plus dense. Il me fallait remonter le fil de l'eau. J'avais vu ma canne partir au loin avec le courant. Mais une filasse entre les doigts, je n'avais su la retrouver et ne lui rapportais qu'un amas pour bas de ligne et quelques plombs : le flotteur était en ruine, ainsi que la végétation ligneuse du haut de berge. Il avait été happé par le courant en ne laissant à ma main que le scion. Ce qui m'épargna d'être gourmandé, me dit Albert, c'est que la tête sur mon cou faisait concurrence au recépage des vieux troncs.

Albert s'illumina ; l'idée lui était neuve. Il sifflota d'aise au moins l'heure qui suivit. Peut-être était-ce parce qu'il tirait tout seul les fonds de la rivière à soi ? Pour ma part, j'étais sombre : humide jusqu'aux genoux, les mollets abondamment trempés, le lais pataugé me laissa dans les bottes son eau et je dus en changer, herbes et têtards, le tout écrasé… Alors, une seconde fois : « Beurk ! » (Les chaussettes étaient vertes et même de couleur caca d'oie.) C'en était fini pour Vivien de la berge ! Il ne m'avait pas grondé, Papa, loin de là. Mais, afin de rembourser le montant de la canne, elles en étaient, ces mains, à s'activer à de menus travaux. D'abord, c'était la corvée de boissons, ensuite d'asticots ; également d'insectes, comme ces fourmis qui étaient tombées dans l'amorce. (Elles y attaquaient un coléoptère étourdi.) Je restais donc là planté dans ma contemplation quand, brusquement, Papa me mit une chiquenaude, après quoi j'étais la nappe sans omettre de dégager le sol herbeux de maintes branchettes sèches, puis sortis le déjeuner de la glacière. Il n'y était pas allé de main morte et l'oreille me cuisait. Ça bourdonnait et me lançait, maintenant. Tout le repas, je gardais la paume au-dessus, en coque, afin de bien lui faire voir. Papa ne prenait pas la peine de relever, ni de chapitrer son autre fils, qui se triturait les siennes rien que pour m'embêter. Il me fallut ensuite laver, puis essuyer la vaisselle qui n'était pas en carton, ni encore en plastique. On avait aussi de vrais couverts et chacun son couteau !

Tous deux regagnèrent la berge et empoignèrent vous savez quoi. Hé ! Leur canne, pardi ! Or, dès que Papa eut lancé, ce sont les yeux pleins de l'audace d'Albert qui se retourne pour me traiter de fille ! Il était là, jouant du coude et de sa canne le talon bien calé au poignet, avec des lèvres muettes qui prétendirent, après coup, ne m'avoir demandé qu'un appât ! Tu parles d'un fifise ! Il me le fit étroit comme ça, cet affront : la bouche en cul de poule d'eau, et sans un son ! Ah ! Mais bon ! Faut pas croire : il ment ! Je savais bien, moi, ce que mimait la physionomie d'Albert qui se voulait comique. Évidemment, Papa ne voulut rien entendre, qui était pour la paix. Peuh ! La paix parle à mes fesses… C'était plutôt la pêche, non ? Bref, du moins le prétendait-il, tout en m'enjoignant de recommencer : *Cette fois, ajoute un peu de sable à l'eau !* Les deux sont donc là, à digérer leur casse-croûte. À gauche et debout (pas pour longtemps), c'est Albert ; assis à côté, Papa. Mais de mon point de vue, avec tout le recul de mes onze ans, si vous me demandez, c'est du pareil au même. Comme on dit chez nous, à la « maison », qui est un appartement perché en haut d'un ascenseur, Maman surtout : « Tel père, tel fils ! » Bah là, c'est vrai… Rien que des hypocrites !

Du repli radieux des ans qui appartiennent aux souvenirs, d'un casse-croûte et d'un soda dont la bouteille est consignée pour lui et moi, du même et d'un café pour Papa, c'est en séchant mes vêtements qu'assis nous déjeunions sur une souche au bord d'une friche agricole : un terrain travaillé en lacs ; ici et là du geste humain, lent, consciencieux, économe ; un fouillis d'insectes que poursuivent des oiseaux affamés ; des labours en lés ; le vert par ailleurs (le champ d'à côté) qui monte en pente douce et rejoint l'horizon bleu rongé par une fleur de tournesol à quelque quatre cents mètres au moins. Peut-être est-ce là tout. Sur les bords de la Marne, aux endroits d'autrefois où l'on discerne partout l'interdit de mouiller, c'est souvent que j'y suis retourné. Et pas que dans l'un des multiples plis de mes souvenirs ! Pas seulement. Pourtant, rien qui me soit familier. Quand ils ont évité de s'effondrer, les pontons vermoulus restés en place sont pourris de champignons et les barques à fond plat dans lesquelles nous nous invitions, Albert et moi, pour de trop brèves réconciliations, où donc sont-elles ? Tout y a tant changé et l'ombre elle-même n'est plus ce qu'elle était. Pareil le goût du café froid ; mais ce qui me manque le plus, ce sont ces cercles concentriques autour du flotteur de ma ligne de pêche auquel désormais fait défaut un reflet au pendant de Papa. Car de nos jours, va-t-on savoir pourquoi, de goujons, il n'y en a plus…

Extrait de Du Temps des cages à poules (Pascal Parent), sept. 2015.